

Alain Vanier

## Mouvements de l'objet <sup>1</sup>

Après l'exposé de Colette Soler la dernière fois et celui de Frédéric Pellion aujourd'hui, qui nous ont conduits directement à la fin de l'enseignement de Lacan, je pourrais dire : tout est dit. Enfin, pas tout précisément à cause de l'objet *a*. Je suis donc parti de ces deux interventions. À la lecture de l'argument de Frédéric Pellion, j'ai confondu l'extrait de la conférence de l'Unesco du 1<sup>er</sup> juin 1978 qu'il évoque avec la fin de la séance du 8 mai 1978 du séminaire *Le moment de conclure*. Lacan terminait ainsi – et c'est souligner l'importance de cette question – « le rapport de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel [...] je ne m'y suis pas aventuré pour rien, ne serait-ce qu'en ceci que la primauté du tissu, c'est-à-dire de ce que j'appelle en l'occasion les choses, la primauté du tissu est essentiellement ce qui est nécessité par la mise en valeur de ce qu'il en est de l'étoffe d'une psychanalyse. Si nous n'allons pas tout droit à cette distance entre l'Imaginaire et le Réel, nous sommes sans recours pour ce qu'il en est de ce qui distingue dans une psychanalyse la béance entre l'Imaginaire et le Réel. Ce n'est pas pour rien que j'ai pris cette voie. La chose est ce à quoi nous devons coller et la chose en tant qu'imaginée, c'est-à-dire le tissu en tant que représenté. La différence entre la représentation et l'objet est quelque chose de capital. C'est au point que l'objet dont il s'agit est quelque chose qui peut avoir plusieurs présentations. » La coupure, disait Lacan, au début de cette séance du séminaire, ne suffit pas à faire un nœud : il montrait comment faire un nœud à partir d'une coupure redoublée sur un tore. La coupure ne suffit pas, il y faut de l'étoffe. Il y a quelque chose de premier, le tissu, et « le tissu c'est le Réel qui supporte l'Imaginaire ». Entre les deux, il y a une béance. Ainsi, toute l'orientation de ce séminaire interroge une voie vers le Réel par l'Imaginaire. Chose, c'est *causa* en latin, la cause, mais c'est aussi ce qui est en soi inconnaissable. Lacan en écho à Kant parlera de l'en-soi de

1. Communication au Séminaire Champ lacanien 2005/2006 " L'objet a dans la psychanalyse et dans la civilisation ", Paris, EPFCL, 15 Décembre 2005.

l'objet *a*. Le recours à ce terme aux résonances kantienne est l'occasion d'une difficulté de transcription dans certaines versions. Dans la première séance du séminaire, le 10 janvier 1978, Lacan évoque « ce Réel que nous sommes bien amenés à appeler chose ». Faut-il écrire Chose avec une majuscule, en écho au séminaire sur l'*Éthique* ? Bien que n'étant pas sans rapport avec *das Ding*, cette référence n'est pas exactement la même chose. La Chose est à situer du côté de l'Autre primordial – *als Ding* – Autre réel, étranger, inaccessible, que le sujet aura perdu d'entrer dans le langage. Mais la Chose n'est pas l'objet *a* ; celui-ci vient à cette place comme semblant.

De même, rappelons que Lacan, le premier, avait attiré l'attention sur l'emploi distinct chez Freud, en particulier à propos de l'hystérie, de *Darstellung* et de *Vorstellung*, qu'on peut traduire approximativement par présentation et représentation. Dans cette perspective, l'orientation de la cure pourrait se dire : « Ce qui ne peut être représenté, il faut le présenter », ce qui doit s'entendre en plaçant la représentation dans le préconscient, c'est-à-dire du côté Imaginaire. Cette présentation est cohérente avec la place de l'objet *a* dans le discours analytique.

Et pourtant, n'y a-t-il pas là, dans le texte du rêve d'Aristote, une façon de préciser ce qu'il avançait cinq ans plus tôt dans l'*Étourdit* : « L'analysant ne termine qu'à faire de l'objet (*a*) le représentant de la représentation de son analyste. C'est donc autant que son deuil dure de l'objet (*a*) auquel il l'a enfin réduit, que le psychanalyste persiste à causer son désir : plutôt maniaco-dépressivement [...]

Puis le deuil s'achève.

Reste le stable de la mise à plat du phallus, soit de la bande, où l'analyste trouve sa fin, celle qui assure son sujet supposé du savoir :

...que, le dialogue d'un sexe à l'autre étant interdit de ce qu'un discours, quel qu'il soit, se fonde d'exclure ce que le langage y apporte d'impossible, à savoir le rapport sexuel, il en résulte pour le dialogue à l'intérieur de chaque (sexe) quelque inconvénient,

...que rien ne saurait se dire « sérieusement » [...] qu'à prendre sens de l'ordre comique [...]

...et puis que l'insulte, si elle s'avère par l'επιτοξ être du dialogue le premier mot comme le dernier (conféromère), le jugement de même, jusqu'au « dernier », reste fantasme, et pour le dire, ne touche au réel qu'à perdre toute signification.

De tout cela il saura se faire une conduite. Il y en a plus d'une, même des tas, à convenir aux trois dit-mensions de l'impossible : telles qu'elles se déploient dans le sexe, dans le sens et dans la signification. »

Succinctement, je proposerai de revenir un peu en arrière de là où les deux exposés précédents et ces quelques échos nous ont menés pour marquer quelques étapes. Nous commencerons au commencement, avec Winnicott, puisque Lacan dira que c'est à partir de l'objet transitionnel qu'il a d'abord formulé l'objet *a*.

Cet objet transitionnel est une découverte clinique de Winnicott. Lacan l'a lu en anglais, car notre approche a été brouillée par les premières traductions. Je ne reprends pas l'article de Winnicott mais je ferai seulement quelques remarques.

Cet objet est un élément tiers entre la mère et l'enfant, qui objecte au rapport duel. Lacan l'a d'abord identifié à la bobine du *Fort Da*, c'est-à-dire qu'il ne le situe pas, comme directement lié au sevrage, qui n'est, selon lui, traumatique que pour la mère. Il le voit dans le pouce – premier objet de jouissance, qui n'est pas le sein – objet qui n'est pas à demeure mais à portée. Un sujet comme tel fonctionne d'abord au niveau de cet objet transitionnel qui commande le sujet, et, en ce sens, il n'est ni réel ni illusoire.

On notera que Winnicott insiste moins sur l'objet, bout de tissu, etc., que sur l'aire intermédiaire, l'espace potentiel, sur le fait qu'il est un objet non-moi, tout en n'étant pas de l'autre ; il recouvre cet espace en creux qui doit advenir. L'objet transitionnel n'est pas l'objet perdu – perdu c'est son destin, il est fait pour être perdu, d'où toutes les petites tragédies quand il est égaré, ce que tentent trop souvent de prévenir les mères. Il est la commémoration d'un manque, et nous pourrions dire qu'il est ce qui donne sens de perte au manque.

Winnicott souligne d'ailleurs que ce qui l'intéresse, ce n'est pas l'objet mais l'utilisation de l'objet, *use of the object*. Or *use* en anglais peut se traduire aussi par jouissance, au sens juridique.

De même il ne dit pas que l'enfant est attaché à l'objet, comme cela avait été d'abord traduit, au risque d'égarer le lecteur du côté de la théorie de l'attachement, mais qu'il est *addicted*, et ce terme n'est pas un faux ami. Ce n'est donc pas du tout la même chose ; cela signifie que l'objet est lié à une jouissance. L'objet transitionnel n'est pas un objet partiel supplémen-

taire, ce n'est pas l'un des objets kleinien et ce n'est pas un fétiche, Winnicott d'ailleurs ne retiendra pas cette possibilité dans sa reprise plus tardive du texte.

Dans un premier temps, Lacan forge le *a* avec l'initiale du petit autre. Il est dans le registre imaginaire. Mais il est aussi, initialement, situé comme objet de la mère, de ceux qui apparaissent lorsque la mère première est délogée de sa place initiale par l'articulation de la demande, par le circuit de la demande du fait de l'inadéquation de la réponse. Ce déplacement qui s'opère comme réalisation de la mère pour laisser place au grand Autre entraîne avec elle ses objets.

Mais très vite, cet objet n'est plus pour Lacan celui de la mère, il fera passer la coupure entre le sein et le corps de celle-ci, entre cet objet et la mère ; l'enfant perd toujours quelque chose de lui. Chu, il n'est, comme l'objet transitionnel, ni de l'un ni de l'autre. Ce petit *a* n'est pas l'autre, ni le phallus, si ce n'est dans le fantasme, il est un semblant pris dans une métonymie dont le phallus est l'horizon. Il n'est pas l'objet partiel au sens strict du terme. Il est désigné comme objet du désir et « reçoit sa fonction du symbolique ». Dans la « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », Lacan peut écrire : « Ceci veut dire qu'objet partiel il n'est pas seulement partie, ou pièce détachée, du dispositif imaginant ici le corps, mais élément de la structure dès l'origine, et si l'on peut dire dans la donne de la partie qui se joue. En tant que sélectionné dans les appendices du corps comme indice du désir, il est déjà l'exposant d'une fonction [...] ».

C'est bien pourquoi réfléchi dans le miroir, il ne donne pas seulement *a'* l'étalon de l'échange, la monnaie par où le désir de l'autre entre dans le circuit des transitivités du Moi Idéal. Il est restitué au champ de l'Autre en fonction d'exposant du désir dans l'Autre.

C'est ce qui lui permettra de prendre au terme vrai de l'analyse sa valeur élective, de figurer dans le fantasme ce devant quoi le sujet se voit s'abolir, en se réalisant comme désir.

[...] c'est comme objet *a* du désir, comme ce qu'il a été pour l'Autre dans son érection de vivant, comme le *wanted* ou l'*unwanted* de sa venue au monde, que le sujet est appelé à renaître pour savoir s'il veut ce qu'il désire... »

Ainsi, cet objet n'est, dès lors, pas imaginaire, il s'en détache, il a sa place d'emblée dans le symbolique comme cause du désir et non comme

son objet. Il est « l'index levé vers une absence ». Ni imaginaire – absent de l'image du miroir – il est ce qu'investit la libido retranchée de l'image narcissique –, ni symbolique – il n'est pas réductible à un signifiant, pas symbolisable, il est le reste de l'opération même de symbolisation, le reste de la division du sujet. Il est ce qui échappe à la prise signifiante. Il cause le désir et n'est pas, en tant que tel, visé par lui. Ce n'est pas un objet empirique, c'est un objet de consistance logique qui s'incarne épisodiquement dans les objets partiels qu'il n'est pas. Le Symbolique donne à l'objet les coordonnées de sa fonction – ainsi les quatre discours – mais ce n'est pas ce qu'il est, puisque en tant que tel il ne peut pas se savoir. Il ménage un accès au Réel tout en y faisant écran. À ce moment-là, l'objet *a* est donc situé comme réel, mais les conséquences de ce nouveau repérage ne sont pas toujours évidentes.

L'accent mis par Colette Soler sur la dimension réelle de l'objet *a* est une prise de position à laquelle je souscris, c'est un enjeu fondamental pour la psychanalyse et pour la civilisation. Car ces étapes de l'objet, son repérage dans les registres successifs, ce parcours autour de quoi pivote le mouvement même de Lacan, ces franchissements sont émaillés d'oscillations qui ne trouveront finalement solution qu'avec le nœud borroméen.

Plusieurs axes ou plusieurs voies de frayage seraient possibles. Je partirai de l'articulation du *a* et du  $-\Phi$ , celle de l'objet et de la castration. Les problèmes que pose cette articulation vont mettre un certain temps à trouver leur solution. Ce qui nous intéresse, ce ne sont pas les difficultés de Lacan pour trouver une issue à une articulation difficile ; ce qui nous intéresse, est que cette difficulté théorique est en fait quelque chose qui renvoie à des problèmes cliniques, elle est particulièrement enseignante pour la psychanalyse. Ainsi Lacan peut dire en 1964 que l'objet *a* est à la fois « apte à symboliser le manque central exprimé dans la castration et à le masquer en même temps, car évanescent, punctiforme, il laisse le sujet dans l'ignorance de ce qu'il y a au-delà de l'apparence ». De la castration comme trou, manque de l'objet dont le lieu électif comme cause du désir est dans le fantasme –  $\$ \langle a \rangle$  – fantasme qui permet un gain de jouissance malgré les castrations ; *a* est ainsi « l'initiale de l'Autre du désir et non le partenaire sexué, car le sujet réduit l'Autre à *a* ». En effet, il ne peut se confondre avec l'objet agalmatique que recèle l'autre imaginaire, l'autre de l'amour, il est plutôt ce qui

vient à la place de l'Autre comme partenaire de la jouissance, ce que montrera le tableau des formules de la sexualité. Lacan pourra même définir la personnalité comme la façon dont quelqu'un subsiste face à  $a$  : « il y en a qui sucent toute leur vie ». Ceci permettrait déjà de rapprocher l'objet  $a$  du symptôme, voire de l'y situer.

Ainsi,  $-\Phi$  est ce trou, ce pur manque, séparé comme le point aveugle de l'image du miroir, ce manque où se place l'objet  $a$  cause du désir. Les formulations sur la fin de l'analyse dans les deux versions de la Proposition de 1967 reprennent cette articulation. Par exemple : « Dans son désir, le psychanalysant peut savoir ce qu'il est. Pur manque en tant que  $-\Phi$ , c'est par le médium de la castration quel que soit son sexe qu'il trouve la place dans la relation dite génitale. Pur objet en tant que ( $a$ ), il obture la béance essentielle qui s'ouvre dans l'acte sexuel par des fonctions qu'on qualifiera de pré-génitales. » Mais Lacan ajoute : « Ce manque et cet objet, je démontre qu'ils ont même structure. » On retrouve à plusieurs reprises cette perspective qui peut être mise en relation avec la position freudienne : la jouissance étant interdite – impossible –, ce sont les objets de la pulsion qui viennent prendre cette place. Encore ce que dit Lacan à propos du couple aliéné – séparation, cette dernière mettant en jeu précisément l'objet  $a$  et devenant l'enjeu de l'analyse – séparation non pas de l'Autre mais de l'objet  $a$  auquel il est collé : « Le manque à être qui constitue l'aliénation s'installe à la réduire au désir, qui tient cette place par cette incarnation du sujet qui s'appelle la castration et par l'organe qu'y devient le phallus. Tel est le vide si incommode à approcher. Il est maniable d'être enveloppé du contenant qu'il crée [...], retrouvant pour se faire les chutes qui témoignent que le sujet n'est qu'effet de langage : l'objet  $a$  », que Lacan nommera aussi l'abjet. L'objet qui est le pivot de tout ce mouvement de Lacan est aussi l'orientation de la cure car, pour reprendre ses mots, la valeur de la psychanalyse, c'est d'opérer sur le fantasme. Ces oscillations concernant l'articulation entre le petit  $a$  comme objet, comme bouchon du manque  $-\Phi$ , leur articulation complexe, se développe tout un temps dans son enseignement. On peut prendre pour exemple le débat houleux qui eut lieu en 1971, lors d'un congrès de l'École freudienne de Paris, à la suite d'un exposé de Serge Leclair présentant l'objet  $a$  comme un objet perdu, foncièrement irrécupérable. Lacan conclut ainsi la discussion : « L'objet  $a$  est une construction. Qu'on nous la présente comme un objet, et un objet perdu, je n'y vois pas en soi d'obstacle ; c'est une prise de vue, incontestablement ; ce que ça suggère, c'est : un de perdu, dix de retrouvés !

Ça ne veut pas dire que l'objet *a* en soi-même soit récupérable, mais je dirai que la perte primitive n'a pas de privilège par rapport à ces dix de retrouvés. Accentuer le côté objet perdu n'a évidemment de sens que dans la fonction de l'angoisse. C'est en tant que l'objet *a* peut être fondamentalement appréhendé comme perdu qu'il est à la source de l'angoisse. Mais enfin, ce n'est pas sa fonction propre d'être un objet perdu ; c'est bien au contraire un objet qui comble quelque chose. Et ce qu'il comble, je dois dire, à suivre ce que j'énonce, ça n'est pas l'angoisse en elle-même. » Le sujet, en effet, est pris dans une tension entre la menace d'être objet pour le désir de l'Autre, et la perte de cet objet phallique qu'il est pour cet Autre.

Lacan poursuit en faisant référence aux quatre substances épisodiques, ici les quatre faces de l'objet *a*, distribuées selon demande et désir, polarisées par le  $-\Phi$  « qui est toute la charge de la fonction de l'objet *a*. Il est impossible d'articuler l'objet *a* sans cette référence. » On notera que ce lien à la demande et au désir implique ce que Freud nomme fixation. De cette façon, il y a un lien de l'objet à la lettre, à ce qui se détache et se fixe, s'inscrit du signifiant au niveau du Réel.

C'est un moment charnière, car, dit-il, en écrivant les discours sans référence à cette fonction de limite ou de bord qu'est le  $-\Phi$ , en n'utilisant que le *a*, « j'ai marqué qu'on pouvait se passer de la référence à la castration ». Dire que l'objet *a* est cause du désir, c'est dire son rapport à la castration : celle-ci n'a pas d'autre cause que le langage qui fait de l'absence de pénis chez la mère un manque, l'objet devient alors essentiel comme support du sujet en tant que sujet du fantasme. Le  $-\Phi$  devenu provisoire dans cette intervention va peu à peu disparaître pour laisser place à la fonction phallique des formules de la sexualité. Ce qui permet dans le tableau de repérer la distribution respective de cette fonction et du *a*, qui le pose situé du côté de l'autre sexe – soit séparé, soit le mode par lequel le sujet tient à l'Autre. Ce remaniement, ce virage, qui sous-entend qu'*a* comporte sa phallicisation, se marque dans l'écart et le parallèle avec cette remarque de 1976, où Lacan souligne qu'un « objet *a* n'est impliqué dans l'angoisse que parce qu'elle a affaire avec la fonction phallique ».

D'un autre point de vue, *a* est articulé à la jouissance, ne serait-ce qu'au titre de la pulsion. Il figure l'objet de la pulsion partielle comme contingent puisque fondamentalement raté par la pulsion qui ainsi se réactive. C'est pourquoi il convient d'entendre plus-de-jouir avec l'équivoque du plus en français, c'est-à-dire à la fois comme manque à jouir et comme retour de jouissance, par le moyen du fantasme. Si le langage barre la jouis-

sance, pour autant tout le corps n'en est pas nettoyé, il y a retour, insistance d'un reste de jouissance, *a*. Une voie est donc possible par le fantasme qui devient l'un des enjeux cruciaux du traitement, fantasme comme écran au réel du non-rapport : l'objet du fantasme règle alors la jouissance.

Si le phallus fournit un joint plus ou moins convenable entre le langage et le corps, dont on voit les effets en négatif dans la psychose où le sujet ne trouve rien qui assigne un lieu à la parole qui le traverse, le parasite, avec l'objet autre chose intervient : dans le fantasme, par son écriture, ce qui apparaît, c'est un mode de liaison du signifiant et de la jouissance. C'est dans ce mouvement vers le dénudement de l'objet qu'il peut être logé comme trou dans le Réel, effet du langage. C'est pourquoi il me semble que ces facettes de l'objet – de l'objet en tant qu'imaginaire, puis symbolique, puis réel –, tout au long du parcours de Lacan, ici juste esquissées, ces facettes sont des temps de la cure, temps que le mouvement de l'enseignement de Lacan épouse, dessine dans un mouvement qui est le sien. Non pas schéma d'une cure type, mais épure de la cure d'un type – Lacan – dans ce qu'elle a de généralisable au-delà de ce qui la particularise. Ainsi ces déplacements ne correspondent pas seulement à un effort de clarification théorique, mais ils témoignent des effets, des manifestations dans la cure et du dégagement qu'opère le mouvement du traitement. Or, la visée de la cure est solidaire de la position de l'analyste. Celui-ci anticipe à partir de ce qu'il a pu retirer de sa propre analyse, et le statut qu'il donne à l'objet est donc un enjeu crucial. On peut à ce propos se souvenir des remarques de Lacan sur l'interprétation faite à l'obsessionnel, portant directement sur l'objet anal comme le fixant à celui-ci. C'est aussi un enjeu de civilisation dont nous dirons quelques mots plus loin, bref c'est une orientation.

Toutes ces approches successives ne sont pas contradictoires. C'est ce que montre le nœud borroméen et la place, au terme de ce trajet, qu'y occupe l'objet *a*. Sur cette place où se branche toute jouissance, qui fait que *a* comme lettre – très tôt Lacan dira que cet objet s'écrit d'une lettre, « *a* », et que c'est « un pointage par un terme algébrique » –, *a* comme lettre détachée du signifiant, lettre qui est « ce qui est le plus vivant ou le plus mort », *a* est ainsi l'articulation du vivant et du langage. Et c'est à partir du moment où on saisit quelque chose de la lettre qu'on peut avoir accès au Réel, c'est une indication pour la cure, car la lettre articule de l'impossible, mais elle est maniable<sup>2</sup>. Le *a* est donc à la fois et successivement Imaginaire, Symbolique et Réel, et ce mouvement se retrouve dans chaque cure. Il tient les trois ronds du nœud, et en même temps ni Imaginaire – car pas dans le

miroir –, ni Symbolique, puisqu'il est précisément ce qui choisit de la prise dans la chaîne signifiante, il est même, peut-on dire, hors la loi qui est pourtant son rapport pour une part à la jouissance et au désir, hors sens mais aussi sa limite constituante, et laisse néanmoins un problème dans le Réel : qu'est-ce qu'un objet dans le Réel ? qu'est-ce qu'un trou dans le Réel ? Mais ces questions sont sans doute solidaires de la réapparition épisodique du terme de chose, en particulier dans le dernier séminaire par lequel nous avons commencé. Et c'est pour cela que l'objet *a* est aussi externe à chaque intersection du nœud borroméen.

Le titre premier qui avait été donné à cette communication, « L'objet *a* dans la civilisation », n'aura finalement été que peu abordé. Pour terminer, j'en dirai quelques mots. Notre monde prétend produire de « l'objet *a* pour tous ». Ce sont les produits de la science. Et « la science ne procède que par la voie de boucher les trous. Qu'elle y arrive, c'est ce qui l'a fait sûre. Moyennant quoi, elle n'a aucune espèce de sens. Je n'en dirai pas autant de ce qu'elle produit, qui curieusement est la même chose que ce qui sort par la fuite dont la béance du rapport sexuel est responsable : l'objet *a*. » Lacan parlait de la télévision, comme véhiculant l'objet *a* pour tous. Est-ce un monde de la jouissance généralisée, sans limites, généreusement offerte pour la consommation ? Rappelons-nous ce que Freud

2. À ce titre le rêve de l'injection faite à Irma condense presque tout ce que la psychanalyse déploiera ensuite. « Un grand hall, beaucoup d'invités que nous recevons. Parmi eux, Irma, que je prends aussitôt à part pour répondre à sa lettre (...) Je suis effrayé (*Ich erschrecke*) et la regarde. Elle a un air pâle et bouffi ; je pense finalement que j'omets quand même de voir là quelque chose d'organique. Je l'emmène à la fenêtre et regarde dans sa gorge. (...) Du reste, la bouche s'ouvre alors très bien et je trouve à droite une grande tache blanche, et ailleurs je vois de curieuses formations frisées, manifestement formées sur le modèle des cornets du nez, des escarres étendues d'un blanc grisâtre. (...) ». Freud fait alors appel dans le rêve à quelques petits autres supposés lui apporter l'appui – celui de l'autorité du savoir référentiel – qui se dérobe face à ce qu'il voit. Vision d'angoisse – il s'agit même d'effroi – identification d'angoisse, commente Lacan, « dernière révélation du *Tu es ceci – tu es ceci, qui est le plus loin de toi, le plus informe* ». Quelque chose s'est produit qui est la rencontre avec « la tête de méduse, la fente (...) directement vue ». Si l'enjeu du sommeil est de suspendre le rapport du corps à la jouissance, le désir, lui, « se suspend au plus-de-jour » et n'est pas mis entre parenthèses. Le rêve a pour tâche de résoudre le problème que pose la jouissance, « problème d'une formule avec égale zéro ». Sinon c'est le réveil. Or Freud ne se réveille pas : « ...triméthylamine (dont je vois la formule en caractère gras devant moi) ». Lacan a voulu écrire cette formule, il la figure avec comme radical AZ, tout l'alphabet entre ces deux lettres ! La lettre arrête, fixe ici la jouissance. Elle ne donne aucune réponse, elle est totalement énigmatique, hermétique. Mais il n'y a pas d'autre solution au problème que la lettre.

disait des enfants gâtés, pour qui le danger de la perte d'objet – objet entendu comme protection contre l'*Hilflosigkeit* – est sensiblement accru. Plus vous gâtez, plus vous frustrez. D'autant que cet objet consommable est fait pour être consommé, c'est-à-dire détruit, comme l'a souligné Hannah Arendt, il contient un principe de destruction. De toute façon, « c'est pas ça ». Le monde d'aujourd'hui offre plutôt le spectacle d'une jouissance présentée comme offerte à quiconque, dont le sujet au spectacle ressent plus douloureusement la dépossession à chaque sortie de ce face-à-face avec l'écran : véritable réveil post-hypnotique, auquel Barthes comparait la sortie du cinéma. Ces objets baladeurs ont pour fonction de maintenir le sommeil.

C'est la polyvalence de l'objet qui est décisive. La science nous donne, dit Lacan, à nous mettre sous la dent à la place de ce qui nous manque dans le rapport, des gadgets. La télévision, le voyage dans la Lune... « l'avenir de la psychanalyse est quelque chose qui dépend de ce qu'il adviendra de ce réel, à savoir si les gadgets par exemple gagneront vraiment à la main, si nous arriverons à devenir nous-mêmes animés vraiment par les gadgets. Je dois dire que ça me paraît peu probable. Nous n'arriverons pas vraiment à faire que les gadgets ne soient pas un symptôme. » Être animé par les gadgets, c'est une figure de l'objet hors la fonction phallique. C'est parce que cette fonction continue d'opérer, avec le sens qu'elle produit, qu'une chance est laissée au symptôme.

Nous nous trompons toujours d'objet *a*, en un sens ce n'est jamais celui-là. Lacan insiste même pour dire que c'est pour cela qu'on a construit le phallus : comme objet privilégié qui ne trompe pas. D'où le constat qu'il fait dans *Télévision* : ce qui a changé, c'est ce qui situe notre jouissance : non plus le grand Autre, mais le petit *a*, hors la loi du désir avec comme conséquence l'appel, dès lors inévitable, à Dieu, avec le risque du retour de son passé funeste. On est surpris de retrouver dans cet appel des membres de notre communauté. En effet, encore faut-il, sans trop se tromper, mettre cet objet *a* en fonction comme il convient dans la cure, dans cette hypnose à l'envers. C'est pourquoi l'analyste d'aujourd'hui ne doit pas se tromper sur sa visée et sur sa position, car cet objet est le seul à pouvoir ménager un accès au Réel et à faire pièce aux formes contemporaines du malaise. Je veux parler de l'analyste comme objet *a* tel qu'il apparaît dans le discours analytique.

Je conclurai par un souvenir. Il y avait, je crois, un saint Christophe portant l'enfant Jésus dans la salle d'attente de Lacan. J'ai longtemps pensé,

on me l'avait peut-être suggéré, que c'était une figure de l'analyse : saint Christophe, analyste, portant un analysant pour le faire traverser. Puis il m'est apparu évident que c'était l'inverse. C'est saint Christophe, l'analysant, qui s'encombre de cet enfant objet, objet *a* selon Lacan, qui cause sa mise en mouvement, et qui passera, peut-être, sur l'autre rive.